



LA grande route accourt de Grenoble toute droite, toute poudreuse, toute blanche. Par une pente assez déclive elle contourne doucement la base de la colline rocheuse, au haut de laquelle se dressent les trois croix du Calvaire. Ça et là, quelques maisons se montrent, logis pauvres du cantonnier, du facteur, d'ouvriers tisserands, polisseurs de marbre ou cloutiers. La petite forge en plein air de ces derniers est là, dans le terrain resté libre entre leur maison et la maison suivante. Puis les constructions se font plus nombreuses; elles se serrent; elles vont à la file, sans l'intervalle d'un jardin ou d'une cour. La grande route devient une rue, la rue du Nord.

Oh ! la bien nommée ! Quand la neige s'y entasse, quand la bise des mauvais jours y souffle à la fois des quatre points cardinaux, à peine les plus solides, en la traversant, peuvent-ils se tenir debout.

Cette grande rue parcourt tout le bourg et le partage en deux, change plusieurs fois de nom, s'appelant vers son milieu rue du Breuil et plus bas rue des Fossés. Car ce bourg ou plutôt cette ville dont je ne peux pas vous dire le nom, le conte que je vous fais étant vrai comme la vérité même, cette ville qui n'est guère peuplée de plus de trois mille âmes a eu des fossés, ayant eu une enceinte de remparts. Elle a même, au temps des guerres de religion, soutenu un siège terrible et, s'il faut tout dire, plutôt que de se rendre aux assiégeants qui étaient alors les catholiques, les assiégés préférèrent mettre le feu à leur ville. C'est ce qui explique pourquoi, dans ce centre de population très, très ancien, les maisons sont toutes de construction relativement moderne.

Cette grande rue, qui sert de passage à la route nationale, est large, et les habitations qui la bordent ont, pour la plupart, fort belle apparence. Au rez-de-chaussée sont des magasins presque élégants, « à l'instar » de Paris ou de Grenoble. De nombreux cafés se rangent, les

uns presque à la suite des autres, ce qui prouve le besoin de sociabilité qui possède la population masculine de l'endroit. Le lundi, jour de marché, et surtout les lundis qui se succèdent depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, époque des grandes transactions en grains et bêtes de labour ou d'engrais, ces cafés font, dit-on, de très bonnes affaires.

Mais si l'on était étranger au pays et que l'on voulût garder une bonne impression d'une visite à cette petite ville, il ne fallait pas, il y a quelque trente ans, s'aventurer dans ces ruelles étroites qui montent ou descendent avec des roideurs d'escaliers sur la droite ou sur la gauche de la rue principale ; on y aurait vite laissé toutes ses illusions.

Les bêtes y vivaient côte à côte avec les gens. L'animal, appelé immonde par l'Écriture, y errait en liberté. Les canards, les poules de l'un picoraient ou barbotaient avec les canards et les poules de l'autre, retrouvant seulement et très exactement chaque soir leur perchoir ou refuge particulier ; l'âne du meunier répondait par des hi han prolongés aux cocorico des poulets et aux coin-coin des canards.

Une de ces rucs descendait par une pente de chemin de montagne et aboutissait à la rivière. Sur la rivière, large comme rien, était un petit

pont de bois étroit comme tout, une passerelle, de l'autre côté du pont de bois, un moulin. La rue s'appelait tout naturellement rue du Moulin. Comme les chemins de montagne auxquels je l'ai comparée, elle était pavée d'éboulis qui roulaient sous les pas et rendaient la montée et surtout la descente désagréable en tout temps, souvent même dangereuse en hiver. Il fallait un apprentissage spécial, une habitude de chaque jour pour que cet exercice fût dépourvu de tout danger.

Les maisons s'y alignaient peu ou prou, zigzagant de face, de profil, au gré de la fantaisie de celui qui les avait bâties. Leurs toits d'ardoises, fortement inclinés à cause des neiges qui sont abondantes et tenaces dans ce coin montagneux, les coiffaient à peu près comme un feutre hors d'usage coiffé une tête de rustre. Aucune de ces maisons n'avait plus d'un étage. Pour certaines, cet étage, au-dessus du rez-de-chaussée, était tout simplement le grenier.

Des cultivateurs, des gens de métiers divers occupaient ces petites maisons, pour la plupart soudées les unes aux autres, comme pour se soutenir dans les mutuelles défaillances occasionnées par leur grand âge et leur vétusté.

Derrière chacune se trouvait un petit jardin,

clos d'un mur en pierres sèches élevé seulement à hauteur d'appui. Ce jardin sans fleurs fournissait de légumes tous ces ménages de pauvres gens, végétariens par la force des choses.

Dans cette rue où les ménagères projetaient avec un sans-gêne charmant les immondices chassées de leur demeure par le coup de balai matinal, et que la voirie municipale avait l'air d'ignorer, la laissant, le jour avec ses ordures et ses flaques de purin, la nuit avec son obscurité atténuée vaguement en haut et en bas de la rampe, et seulement les nuits où il n'y avait pas de lune par un réverbère à potence mal entretenu d'huile, dans cette rue semblaient s'être donné rendez-vous toutes les industries bruyantes ou mal odorantes de la ville. Le tripièr y nettoyait ses viandes d'abatage; le charcutier y mettait à mort l'animal à qui on donne le grand saint Antoine pour patron; le maréchal-ferrant y chaussait de fer tous les chevaux et toutes les mules du pays; ce qui répandait à certains moments dans le quartier une horrible odeur de corne brûlée et de poil roussi.

Enfin, un trouillandier y avait installé depuis un temps immémorial son primitif pressoir.

Mais vous n'êtes pas de ce pays, peut-être, gens qui me lisez, et ce nom de trouillandier, un mot resté du vieux français ou peut-être

12 LES FILLEULES DE MONSIEUR DE MAILLES

imaginé par le patois, ne vous dit rien ; il faut donc que je vous explique : le trouillandier est tout uniment l'artisan qui met en œuvre le pressoir à broyer les graines oléagineuses et les fruits du noyer. C'est le meunier de l'huile, son nom français est *pressureur*.

Ce mot est plus élégant sans doute, mais il a des allures un peu fiscales et, à mon sens, le nom patois est bien plus expressif. Je le conserve.

